

BIBLIOGRAPHIE

Sous le titre : *Au pays des Moines* (1), la librairie Stock vient d'éditer en français le fameux roman de José Rizal, *Noli me tangere* (Néme touchez pas), qui par la haine qu'il suscita chez les disciples d'un dieu d'amour et de paix, amena la mort de son auteur qui fut fusillé par les séides du pouvoir espagnol, qui n'a rien à refuser aux prêtres dont il est le plus ferme soutien.

Les traducteurs, Lucas et Ramon Sempau, dans la courte préface qui précède le volume, racontent les diverses péripéties de ce crime de l'autorité.

Quant au roman lui-même, et c'est bien ce qui prouve l'esprit de rancune et d'intolérance des moines et des prêtres, il n'est, hélas! pas bien subversif.

Un jeune homme, riche, intelligent, don Ibarra, descendant d'Espagnols, mais qui, né aux Philippines, les considère comme sa patrie véritable, tout en conservant l'amour du pays d'origine, voudrait bien voir se résoudre, à la satisfaction des deux pays, la question de l'indépendance philippine.

Elevé en Europe, il y a acquis quelques idées libérales. Il est navré de l'ignorance où les prêtres laissent croupir ses compatriotes, il essaiera de les en sortir; il fait, à cet effet, construire une école dans son village.

Mais les prêtres ne peuvent voir d'un bon œil une tentative d'instruction qu'ils considèrent, à juste titre, comme une atteinte à leur domination. Du reste, déjà l'un d'eux, pour des questions personnelles, n'a-t-il pas fait enlever du cimetière chrétien et jeter à la mer le cadavre du père d'Ibarra? De plus, il est le fiancé d'une jeune fille riche que convoite un moine pour lui-même, et qu'un autre veut donner à un de ses protégés, toutes raisons suffisantes pour mettre en danger notre jeune innovateur.

Aussi se sont-ils arrangés pour qu'à la cérémonie de la pose de la première pierre du bâtiment scolaire, la pierre se détache et écrase l'impudent; ce qui aurait pour effet de s'en débarrasser, et ensuite d'exploiter l'événement en le présentant comme une punition de Dieu qui châtie ainsi ceux qui veulent importer des idées nouvelles pour le sortir de sa simplicité.

Mais le crime échoue grâce à la vigilance d'un jeune révolté qui, dans le roman, semble être l'Ormuzd de ces Ahrimans, se trouvant toujours là pour faire échouer leurs mauvais tours.

Battus de ce côté, les ensoutanés font excommunier Ibarra qui a osé châtier l'insolence d'un tonneur; il espère ainsi faire rompre son mariage en pesant sur l'esprit timoré du père de sa fiancée. Mais grâce à ses relations puissantes, et surtout à « l'esprit de tolérance des agents espagnols de l'autorité » ! Ibarra fait lever l'excommunication. Alors, les hommes noirs, marrons et gris, font, au nom d'Ibarra, soudoyer des hommes du peuple, pour les pousser à la révolte, pendant qu'ils avertissent l'autorité du prétendu complot. La bagarre éclate et Ibarra est arrêté comme l'instigateur.

Elias a découvert la machination, mais arrivé trop tard pour empêcher l'arrestation, il fait évader le prisonnier; et, surpris en route, sur la rivière, ils

disparaissent sous les coups de feu des agents de l'autorité.

Et c'est ce roman qui ne sort pas de l'ordinaire des romans que l'on écrivait il y a quarante ou cinquante ans, qui valut la mort à Rizal.

Et pourtant, si l'influence néfaste des prêtres y est quelque peu exposée, s'il y a quelques coups de griffes à leur fausse humilité, à leur pauvreté mensongère, l'auteur a garde de toucher à l'idée religieuse, ses personnages sont tous des croyants! Et quel respect pour les bonnes intentions de la plupart des fonctionnaires espagnols! La question économique y est à peine effleurée; son héros Ibarra, qui a le respect de tout ce qui existe, n'est qu'un bon philanthrope qui espère guérir les maux sociaux avec les emplâtres anodins de la charité et de l'aumône.

Elias est davantage révolutionnaire, c'est vrai, mais à la façon des jacobins qui s'imaginent qu'ils empêcheront les maux sociaux en changeant les hommes au pouvoir, et sa mesure la plus radicale est la séparation des Philippines de l'Espagne.

*
**

Marins pêcheurs (1), de M. de Seilhac, est une étude sur les conditions économiques des populations maritimes françaises vivant de la pêche.

Jules Huret, déjà, dans son *Enquête sur le socialisme*, nous avait raconté comment les capitalistes avaient opéré pour mettre la main sur les pêcheurs et les réduire à la servitude : de Seilhac en fait le même récit.

Il nous raconte comment les pêcheurs sont exploités, mais comme il est un de ceux qui soutiennent la légitimité du capital, il nous fait entrer en ligne de compte tous les inconvénients auxquels sont en butte ces pauvres mureyeurs (ceux qui achètent aux pêcheurs) et nous fait défilier toutes les pertes auxquelles « ils s'exposent ».

C'est le procédé, du reste, de tous les économistes qui prétendent justifier la prime que s'arrogé le capital : « les risques à courir », oubliant que le travailleur, lui aussi, risque sa peau tous les jours, et qu'on ne lui paie pas de prime pour cela, et qu'ensuite s'il y a « risques », ces risques, s'ils se réalisent en catastrophes, ne peuvent être attribuables qu'à la mauvaise gestion du capitaliste, et qu'il est profondément injuste d'en faire payer les frais à celui qui travaille; d'autre part, que c'est cette fameuse « assurance » des risques qui, s'accumulant dans les coffres du capital, forme les millions dont s'enrichit le capitaliste, ce qui prouve que ces risques ne sont, le plus souvent, invoqués que pour justifier la spoliation.

C'est pour compenser les risques qu'ils courent que les marchands majorent le prix de leurs marchandises. En voici un échantillon :

« ... La pharmacie, qui achète les 220 litres d'huile de foie de morue à 45 francs, et ne trouve pas ce prix assez avantageux, quand elle revend cette même quantité 800 francs en détail. » (Page 167.)

Cela est, certes, un bénéfice exceptionnel, mais nous prouve comment le capital sait « couvrir » ses risques.

Il faut dire qu'il n'y a pas que le capitaliste, tous les intermédiaires en notre état social font de même. Puisque nous sommes aux poissons, cela me rappelle un fait.

(1) Un vol., 3 fr. 50.

(1) Un vol. chez Rousseau, 14, rue Soufflot.

Etant allé aux Halles, un matin, j'y vis vendre à la criée les maquereaux de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 pièce. L'après-midi, les petits marchands à la voiture les vendaient dans le quartier 0 fr. 50 et 0 fr. 60 pièce. — C'est le commerce.

M. de Seilhac nous fait un tableau navrant de la situation des pêcheurs de morue, comment ils sont poussés à l'alcoolisme par leurs exploiters, qui, à l'aide des excitants, en tirent toute la somme de travail possible.

Les cléricaux ont monté une œuvre pour aller combattre cet abrulissement, mais surtout pour propager le leur. Quand verrons-nous des œuvres se monter pour prêcher aux individus la conquête d'eux-mêmes?

J. GRAVE.

*
**

Wredes-stemmen (Voix en faveur de la paix), par J. Domela Nieuwenhuis; 1 volume in-18 de 130 pages; Amsterdam, S. van Looy, éditeur, 1899. Prix: 1 florin.

Le camarade Domela Nieuwenhuis a publié, il y a quelques semaines, un petit volume de vulgarisation intitulé *Wredes-Stemmen*, dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui ont à cœur de répandre dans le monde les idées de bonté, d'harmonie et de solidarité.

Après avoir examiné toutes les causes de guerre, — l'amour de la conquête, le principe des nationalités, les compétitions religieuses, le soi-disant équilibre européen, l'intervention de l'étranger dans les affaires intérieures des peuples, les rivalités traditionnelles entre les nations, la recherche d'influences illicites dans les pays étrangers, la lutte pour la fondation ou le maintien de colonies, l'imperfection des formes gouvernementales, la théorie des frontières naturelles, les obligations des pays neutres, et les causes d'ordre secondaire, — et avoir noté la différence essentielle entre celles de ces causes qui ont une tendance à disparaître et celles qui deviennent au contraire plus menaçantes, telles que l'antagonisme des races et les conflits des nationalités, l'auteur traite des moyens de prévenir et de supprimer la guerre.

Parmi ces moyens, il estime que les principaux sont la diminution des droits d'entrée, l'établissement de traités de commerce et de réciprocité et la suppression plus ou moins complète des douanes; la réduction des tarifs de transport pour les marchandises, les lettres et les télégrammes, ce qui contribuerait puissamment à augmenter l'échange des produits et des idées; l'adoption d'un système uniforme de monnaies, de poids, de mesures, et d'un ensemble de lois commerciales applicables à tous les pays; l'octroi des droits civils aux étrangers comme aux nationaux; le développement de l'étude des langues étrangères, des sciences géographiques et de tout ce qui a rapport à la situation économique des divers peuples du globe; la multiplication d'œuvres et de livres d'art, apprenant à aimer la paix et à détester la guerre; l'enlèvement au pouvoir exécutif dans tous les pays du droit de déclarer la guerre.

À tous ces moyens de prévenir les conflits sanglants, qui sont plus ou moins efficaces et que des économistes libéraux, comme de Laveleye et d'autres, ont préconisés également, Domela Nieuwenhuis en ajoute d'autres, comme le développement des intérêts internationaux des ouvriers, l'abolition du ré-

gime monarchique, la suppression de la diplomatie et des armées permanentes. Les livres d'histoire qu'on donne dans les écoles devraient aussi être entièrement refondus. L'auteur préconise également l'établissement d'un tribunal arbitral et d'un code de droit international, la création des Etats-Unis d'Europe à l'instar des Etats-Unis d'Amérique et enfin la grève militaire en cas de guerre, de même que le refus du service militaire en temps de paix.

Passant ensuite en revue les écrits et les enseignements des apôtres de la paix, notre ami rappelle Tolstoï, dont il reproduit la réponse à l'Enquête sur le militarisme de l'*Humanité Nouvelle*; l'abbé de Saint-Pierre et son projet de paix perpétuelle entre les potentats de l'Europe (livre qui, soit dit en passant, fit chasser son auteur de l'Académie française!); Rousseau, Kant et Herder; George Fox et les *quakers*; William Penn et Lloyd Harrison; de Laveleye, Leroy-Beaulieu, Molinari, Novicow, etc.; les Keltchintsky et les Doukhobors, ainsi que les divers congrès de la paix, nés sous l'impulsion des démocrates bourgeois les plus marquants de l'Europe jusqu'à la conférence de la Haye, qui a dû son existence à l'initiative et aux efforts, du reste, stériles d'un autocrate. Il rappelle aussi les résolutions adoptées dans divers congrès internationaux d'ouvriers, celui de Bruxelles en 1868 où Longuet et de Paepe proposèrent la grève générale et la révolution en cas de guerre, et celui de 1891, dans la même ville, où l'auteur du livre qui nous occupe fit une proposition du même genre.

Domela Nieuwenhuis estime que, bien que d'une exécution difficile, le moyen qu'il préconisait valait mieux que la résolution votée au Congrès international de Zurich, et qui se bornait à quelques phrases grandiloquentes sur l'abomination du militarisme et de la guerre, sur la nécessité de l'organisation internationale du prolétariat, lieux communs depuis longtemps usés: Nous sommes de son avis; cependant, nous ne pouvons pas dire que dans son livre, malgré les sentiments élevés et généreux qui y abondent, Domela Nieuwenhuis ait trouvé la vraie solution du problème. La guerre, à notre sens, n'est ni juste ni injuste en soi, elle est ou elle n'est pas: c'est un rapport. La seule cause véritable de la guerre réside dans nos institutions sociales et ce n'est qu'en ayant raison des divers antagonismes sociaux que nous aurons raison également du redoutable fléau. Aussi longtemps que la plaie hideuse du paupérisme rongera les flancs de la société, la guerre subsistera, et avec elle tous les maux qu'elle traîne à sa suite: tous les palliatifs qu'inventeront les congrès de la paix et les conférences diplomatiques n'y feront absolument rien.

L'auteur a ajouté à son livre des tableaux statistiques donnant l'état comparatif, pour les divers pays d'Europe et d'Amérique, de la population, de la force numérique des armées de terre et de mer, des budgets de la guerre, ainsi que de leur dette nationale. D'autres tableaux mettent en regard les budgets de l'instruction publique et de la guerre en Angleterre, en Allemagne, en France et aux Etats-Unis.

Somme toute, le travail de notre ami contribuera à faire détester la guerre, ce qui est le but qu'il a surtout en vue. Des ouvrages de ce genre ne sont jamais superflus.

VICTOR DAVE.

Le Gérant: DENÉCHÈRE.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.